

# MORT DE WAGNER

Une dépêche de Venise nous a apporté hier, après minuit, la nouvelle de la mort du compositeur Wagner.

Né à Leipzig en 1813, Richard Wagner avait par conséquent soixante-neuf ans. Est-ce un grand artiste qui disparaît? Ce n'est pas à nous, qui écrivons ces notes à la dernière heure, qu'il appartient de le décider. Le nom de l'auteur des *Nibelungen* demeure un des plus controversés de ce temps-ci, ayant une phalange d'admirateurs ardents, entre lesquels se distingue le critique musical fort autorisé du *Gaulois*, et des détracteurs non moins convaincus, non moins passionnés, surtout en France. Nous devons dire toutefois que, d'année en année, le parti de l'admiration faisait, même chez nous, de nouvelles recrues, tandis que l'opposition commençait à désarmer.

Wagner a eu, l'été dernier, un incontestable triomphe avec son *Parsifal*, devant les pèlerins accourus à Bayreuth.

Plus récemment, Bruxelles vient de faire un chaleureux accueil à la tétralogie des *Nibelungen*.

A Paris, nous n'avons jamais eu que deux opéras de Wagner entièrement représentés : le *Tannhäuser*, à l'Opéra, en 1860, et le *Rienzi*, au Théâtre-Lyrique, en 1867.

Le *Tannhäuser* échoua bruyamment, dans une tempête de sifflets et de quolibets; quelques pages surnagèrent seules, telles que l'ouverture, la fameuse marche, la romance de l'Etoile.

*Rienzi* se traîna assez piteusement et contribua fort à ruiner M. Pasdeloup, le courageux et habile fondateur des Concerts populaires, l'un des apôtres de Wagner parmi nous, qui dirigeait alors le théâtre Lyrique.

*Rienzi* appartient d'ailleurs à la première manière de Wagner et occupe, dans son œuvre, une place à peu près comparable à celle du *Crociato* dans l'œuvre de Meyerbeer. Le wagnérisme définitif et arrivé à son apogée considère *Rienzi* comme les premiers vagissements du génie du maître. Dans *Rienzi*, comme dans tous ses autres opéras, le libretto était de lui aussi bien que la musique.

\*\*\*

Wagner s'est vengé misérablement de l'insuccès de son *Tannhäuser* à Paris, en publiant, après le Siège, une farce indigne sur nos malheurs, qui fit rougir tous les Allemands de bon goût et de patriotisme éclairé.

Le caractère de Wagner était assurément fort inférieur à son talent, si bas que celui-ci puisse être mis par les tenants de l'ancien système musical, battu en brèche par l'école de Wagner.

L'ingratitude et la rancune étaient le fond de sa nature.

Il a été ingrat envers Meyerbeer, qui avait protégé ses débuts et fait représenter *Rienzi* à Dresde, ce qui n'empêcha pas Richard Wagner de l'attaquer plus tard dans sa brochure : *la Juiverie dans la musique*.

Tant qu'il a pu, il a éreinté Berlioz, dont la musique était criminelle à ses yeux de ressembler à la sienne.

Par contre, il s'est montré bienveillant pour Auber, dont le procédé était l'antipode du sien.

Le protecteur le plus éclatant, le bienfaiteur le plus constant de Wagner fut le roi Louis II de Bavière, auquel il a coûté des sommes folles et qui, cet été encore, faisait la moitié des frais de *Parsifal*, à Bayreuth.

Un des plus beaux exemples du fanatisme que Wagner sut inspirer à quelques hommes — après S. M. Louis II — c'est le compositeur Hans de Bulow, dont l'auteur de *Tannhäuser* enleva, puis épousa la femme, après divorce, ce qui ne refroidit en rien le culte de Bulow pour son messie musical.

On sait que Mme de Bulow, aujourd'hui Mme Wagner, est la fille de Liszt, et par conséquent la sœur de la première Mme Emile Ollivier.

\*\*\*

On se fait généralement une idée fautive de la popularité dont jouit Wagner en Allemagne. Cette popularité, grâce à la propagande infatigable qui s'est faite chez nous depuis quinze ans, est bien plus grande en France. Et il est à noter qu'à mesure que la musique dite légère tend à se discréditer de plus en plus sur nos théâtres, Auber, Offenbach, et aussi Gounod, tous les maîtres de la musique française et même parisienne, voient leur faveur grandir de l'autre côté du Rhin.

Chose étrange, et qui s'explique par le côté sensuel et païen de son œuvre, c'est parmi les femmes que Wagner a rencontré ses plus chauds partisans et ses adeptes les plus convaincus. En Allemagne, c'est l'impératrice Augusta qui couvre de

sa haute protection ce génie national, persuadée que les arts sont pour un peuple, le meilleur instrument de civilisation. C'est encore la comtesse Schleitnitz, femme de la maison royale de Prusse, intendant de la fortune du Roi. Chez nous, c'est Mme Nadar, qui dernièrement faisait entendre les *Niebelungen*, dans l'atelier de son mari; Mme Judith Gautier, qui va à Bayreuth comme les musulmans vont à la Mecque, et Mme Augusta Holmès. On peut compter parmi les fanatiques Françaises Mme la princesse de Metternich. Car c'est à Paris surtout qu'elle a travaillé vaillamment, obstinément, à la gloire et à la fortune du maître. C'est à ces efforts persistants, on s'en souvient, que Wagner dut de vaincre les répulsions qu'inspiraient ses théories et sa personne et de trouver des auditeurs parmi les dilettanti français, d'abord au théâtre Italien, avec ses concerts; puis à l'Opéra, avec le *Tannhäuser*. On sait les prodiges de diplomatie féminine qu'accomplit la princesse pour faire ouvrir à cette œuvre les portes de l'Académie de musique. L'Empereur se faisait tirer l'oreille, étant, en fait de musique, et surtout de musique allemande, de l'opinion de Théophile Gautier. Mais il tenait à la charade que la princesse avait promis de donner à Compiègne, et celle-ci lui tint la dragée haute. Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai la séné. Donnant donnant. Elle ne donna la charade que contre la promesse que *Tannhäuser* serait joué à l'Opéra. Grands effets, petites causes.

Ce n'était cependant pas par les charmes physiques que Wagner pouvait avoir la prétention de séduire les femmes. Petit, trapu, la tête enfoncée entre les épaules, crâne dévasté, profil qui faisait songer à Polichinelle, allure grotesque, accent criard comme une pratique; l'œil seul, tout rempli de caresses, rache-fait un peu cet ensemble déplaisant. Et le plumage répondait au ramage. Il avait le goût des étoffes voyantes, aux reflets chatoyants, et se costumait en marquis Louis XV, avec culotte rose et bas de soie violette, pour recevoir ses visiteurs. Les feuilles allemandes ont publié récemment une volumineuse correspondance qu'il entretenait avec une modiste, et où il n'était question que de jaquettes multicolores ou de galants déshabillés.

\*\*\*

Le temps, l'espace nous manquent pour rappeler les anecdotes, les traits de caractère, les bizarreries dispendieuses qui ont été tant de fois racontées sur Wagner. C'est ainsi qu'il prétendait, pour faire certaine musique, avoir besoin d'une certaine table — magnifiquement servie, bien entendu — de boire certains vins, — les plus chers toujours — de porter certaine robe de chambre, de couleur assortie à son inspiration mélodique du jour, et d'avoir un cabinet de travail tendu et meublé à l'unisson de ses inspirations.

Si ce fut un homme de génie — je continue à ne pas m'aventurer à la recherche de la solution du problème, — on ne saurait contester qu'il y eût en lui bien de la pose et du charlatanisme. Dès qu'il le put, il se posa en dieu, et en dieu dont le culte coûtait cher à entretenir. Aussi les Munichois, malgré leur tempérament paisible, firent-ils un jour une émeute contre Wagner, le favori du trône, comme leurs pères en avaient fait une contre la favorite Lola Montès.

\*\*\*

Il avait commencé par être un révolutionnaire dans un autre domaine que celui de la musique. En 1848, il fit même partie du gouvernement insurrectionnel de Dresde qui fut renversé par la garde du roi de Prusse.

L'année suivante, il dut se réfugier en Suisse et y vivre des fonctions de chef d'orchestre du théâtre et de directeur du cercle musical de Zurich.

Il avait déjà écrit, outre *Rienzi*, le *Vaisseau-Fantôme*, donné sans succès à Dresde et à Berlin; le *Tannhäuser* (1845) qui eut une réussite contestée. Il achevait le *Lohengrin*, dont les événements retardèrent la représentation.

À Zurich, il écrivit *Tristan et Iseult*, l'opéra qui inaugura ce qu'on a nommé sa troisième manière, et l'*Anneau des Niebelungen*.

On le connaissait alors bien peu en France, quoi qu'il fut venu dans sa jeunesse à Paris, avec *Rienzi* en portefeuille. C'est à la suite de l'entrevue de Stuttgart (1857) où *Tannhäuser* fut représenté devant les empereurs réunis, que nos journalistes se mirent à célébrer son nom et que des fragments de ses œuvres parurent

dans les concerts, soulevant plus d'étonnement que de satisfaction. Wagner vint en personne diriger quatre auditions, dans la salle du théâtre Italien, dont l'impression dominante fut, il faut bien le dire, la froideur, la fatigue, l'ennui.

Nous racontons; nous ne jugeons pas. Puis vint le fiasco agité et bruyant des trois représentations de *Tannhäuser*, à l'Opéra.

On avait fait venir tout exprès d'Allemagne le ténor Niemann, qui repartit bredouille. Quant à Wagner, il nous quitta enragé.

\*\*\*

Les *Maîtres chanteurs*, sorte d'opéra-comique, furent donnés avec très grand succès à Munich; puis, ce fut le tour du *Rheingold*, puis de la *Walkyrie*; mais il faut abréger et revenir à Paris, où Richard Wagner a fini, après quelques résistances nouvelles qui s'adressaient moins au musicien qu'à l'homme et à l'insulteur de nos désastres, par s'implanter victorieusement aux concerts de Padeloup, de Colonne, etc... Beaucoup de Parisiens et de Parisiennes ont aujourd'hui pour lui les yeux de la princesse de Metternich, entre autres l'auteur des *Mères ennemies*, Catulle Mendès, et notre collaborateur si compétent M. de Fourcaud. J'en sais même parmi eux qui poussent la furie de l'enthousiasme jusqu'à admirer non seulement en Wagner le musicien, mais même le poète. Il n'y a chez lui que l'homme qui n'ait jamais pu forcer la sympathie, ni l'estime.

JEAN RAYMOND

## Journée Parlementaire

### LA CHAMBRE

Le Sénat dort encore sur ses lauriers d'hier, et voilà le sabbat qui recommence à la Chambre, le sabbat provoqué par des fantômes de ministres que le sentiment de leur mort prochaine a complètement détraqués.

La journée devait être mauvaise! Premier présage: à l'ouverture de la séance, on voit un échappé de Charenton se démener dans une tribune publique. Il lit, en faisant de grands gestes, une espèce de mémoire d'où il résulte qu'il a été victime d'une erreur judiciaire, et que les magistrats qui l'ont condamné lui ont fait perdre l'esprit. Le président envoie un huissier pour expulser ce malheureux; mais, quand l'huissier arrive, il a disparu.

Ce début promettait et il a tenu toutes ses promesses. Second incident: Brialou, le fameux Brialou. L'inénarrable Brialou se précipite à la tribune, au moment même où la Chambre va statuer sur son élection, et prononce, avec une grande majesté, le discours suivant:

**M. Brialou.** — Avant le vote sur la validation de mon élection, je dois vous dire que, mes électeurs et moi étant partisans des situations nettes et bien définies, j'ai pris l'engagement de vous faire la déclaration suivante:

Le suffrage universel étant souverain, rien, après qu'il a prononcé, ne doit entraver et gêner l'action de sa volonté. C'est pourquoi je déclare avoir accepté le mandat impératif de défendre le programme qui m'a été confié par mes électeurs, programme dont l'article principal demande la révision de la Constitution par une Assemblée constituante spécialement nommée à cet effet. (Très bien! très bien! sur divers bancs à l'extrême gauche.)

Voilà la déclaration que ma conscience me commandait de faire devant la Chambre comme vis-à-vis de mes électeurs. (Applaudissements sur les mêmes bancs.)

Avec non moins de majesté, M. le président verse, en manière de douche, sur la tête de Brialou l'article de la loi électorale qui déclare que le mandat impératif est nul et de nul effet. Puis, sans autre forme de procès, on valide cette étonnante élection, et la Chambre vote successivement plusieurs projets d'intérêt local, non sans rencontrer l'opposition obstinée de MM. Haentjens et Janvier de la Motte, qui protestent contre les emprunts onéreux des départements et des villes.

Jusque-là on est encore assez calme; mais l'heure du délire a sonné. Le sempiternel Devès, la plus bourdonnante mouche de ce coche démantibulé dépose la loi de proscription votée hier par le Sénat. Vous ne sauriez croire à quel point la figure de ce ministre devient irritante; on est las de se heurter continuellement à ce factotum, véritable commis à tout faire, et homme de peine d'un cabinet moribond, qui a juré d'exaspérer les gens jusqu'à la dernière minute.